

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent REY

Huit ans de collège (1876-1884),
partie III

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 153-161

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Huit ans de collège

(1876-1884)

M. Burnier, en Humanités et Rhétorique, était disert, d'une élocution aisée, élégante et abondante ; il charmait. Il aurait fait un excellent professeur d'université.

Dans ses cours sur l'éloquence, surtout sacrée, les exemples et les digressions se pressaient, c'était un flot ininterrompu de souvenirs.

Familier du comte d'Haussonville, le représentant en France du comte de Chambord (Henri V) et propriétaire du château de Coppet sur les rives suisses du Léman, il ne tarissait pas. Invité à Paris, il nous rapportait quelques incidents de son voyage. « Avec mon chapeau haut de forme et ma longue vaillanne, j'arpentais les trottoirs de la capitale ; des gamins me suivaient en clamant : Oh ! le beau ! le beau ! »

« Une fois, voulant aller visiter la célèbre rue de la Paix, j'avise un fiacre. L'idée me vient de faire un peu d'esbrouffe et de parler latin au cocher, pour voir la tête qu'il ferait.

— Duc me in viam Pacis.

Le cocher, ouvrant la portière, répond poliment et galamment :

— Ascende, domine.

Qui fut attrapé ? »

Corrigeant une composition sur le thème donné : « Le

* Cf. *Echos* d'avril-mai et de juin 1940.

style, c'est l'homme », il nous disait : « Je regrette que pas un de vous n'ait songé à prendre des idées dans la vie de tous les jours. Exemple : Dans cette salle, avant la classe, vous faites du bruit. Aussitôt que vous entendez dans le corridor mon pas feutré, vous faites silence : voici M. Burnier ; vous m'avez reconnu à mon pas, à mon style. Autre exemple : Quand j'entends la poignée de la porte claquer sous une main vigoureuse, je n'ai pas besoin de regarder pour voir qui entre, je sais que c'est Germanier, c'est son style. »

Leçon de catéchisme. « Rey, levez-vous et répondez.

— Remplissez-vous bien vos devoirs religieux ?

— Je crois que oui, je fais ce que je peux.

— Ah ! vous faites ce que vous pouvez, alors vous êtes un saint. Dieu n'a pas mis la sainteté au-dessus des forces humaines. »

Il continuait : « J'ai entendu un prédicateur dire en chaire : Si j'en crois l'Évangile... Se rendait-il compte, le malheureux, qu'il tombait dans l'hérésie. On peut dire : Si j'en crois l'histoire, mais douter de l'Évangile ! »

« Dans un discours, un sermon, pour passer d'une idée à une autre, il faut une transition ; en voici une, disait M. Burnier, d'un prédicateur de ma connaissance. C'était un jour de S. Joseph, mon prédicateur avait dans sa poche un sermon tout prêt sur la confession. Comment relier S. Joseph et la confession ? Voici. Mes chers frères, je vais vous entretenir du sacrement de Pénitence, de la confession. Ce sujet est tout indiqué le jour de la fête de S. Joseph. Il était charpentier et bâtissait des confessionnaux. »

« Un prédicateur, disait-il encore, doit connaître son auditoire et ne pas courir l'aventure de ce Père Capucin, frais émoulu dans la région, appelé à prêcher à Val d'Illiez, aussi un jour de S. Joseph. A Val d'Illiez, le pays des grands et beaux chalets, la moitié des hommes sont charpentiers. Notre Père, Fribourgeois, ignorait bien sûr cette particularité. Il parlait de S. Joseph qui, par humilité, avait voulu exercer le métier de charpentier, le plus vil des métiers. Nos Val-d'Illiens commencent à dresser l'oreille, le Prieur se cache la figure dans les mains ; l'orateur continuait, sans se douter de l'émotion qu'il soulevait. Oui, mes frères, le métier le plus misérable... »

« Un auditeur donne le branle, prend son chapeau et s'en va ; les autres suivent. En un rien de temps, l'église est vidée de la moitié des hommes. Comment ! un métier misérable ! c'est le plus noble de tous les métiers ! »

Par-ci, par-là, un petit grain de cabotinage, oh ! un bien petit, sans conséquence, une ombre. « Il m'arrive, au pied de la chaire, de ne pas savoir encore ce que je vais raconter à mon auditoire. »

Ou bien : « J'ai été appelé à prêcher à Lyon un sermon de charité. La quête dans l'église n'a produit que 11.000 fr. M. le Chanoine Blanc (de Genève), l'année précédente, avait recueilli 18.000 fr. »

Nous avons dans notre manuel d'éloquence, Verniolles, un exemple de ce que furent, dans une certaine période de temps, au XVIII^e siècle, les versets latins que les prédicateurs citent en exergue, à l'entrée de leurs sermons. Après les longues citations du temps de Bossuet : Et nunc erudimini..., la mode en était venue à des textes très courts. Hoc ! admirable pronom dans lequel on trouve les vertus d'humilité, d'obéissance, de chasteté. M. Burnier commentait : « Pronom admirable en effet, mais qui veut dire tout aussi bien : Haine, orgueil, cupidité. »

« Dans un discours bien construit, l'exorde doit en comprendre la 7^e partie, comme la tête dans le corps humain. Un sermon d'une demi-heure, 21 pages, en aura trois pour l'exorde, cinq pour chacun des trois points et trois pour la péroraison. Il faut savoir terminer un discours. Ne me parlez pas de ces prédicateurs qui n'arrivent pas à décrocher la vie éternelle. »

Ici, un arrêt, le premier rayon de soleil se levant derrière la chaîne des Dents de Morcles, passant par dessus les toits, pénètre dans la salle. « 9 h. 28, je regarde mes notes de l'année dernière, le même jour, 9 h. 28, et encore les années précédentes. Je vous le dis, ma montre règle le soleil. Elle a coûté 12 francs, mais je ne l'échangerais pas contre un chronomètre en or.

« Mais l'heure avance, prenez le sujet de composition que je vais vous dicter, pour votre travail de demain, jeudi :

« La Vérité, cette déesse auguste
Dans l'âge d'or chère à l'humanité
Et qui plus tard, loin de ce monde injuste,
Au fond d'un puits cacha sa nudité. »

Une leçon sur les accents régionaux. « De toute la Suisse romande, c'est à St-Maurice qu'il y a le moins d'accent, même moins qu'à Paris. D'ailleurs c'est une question de topographie. Supposons qu'un cataclysme engloutisse toute la région de Sion ; il ne reste plus personne, pas même un dernier pour raconter le malheur. On y transpose une colonie de Parisiens. En moins de 30 ans, ils auront retrouvé l'accent de Sion. »

Les examens publics de la fin de l'année 1883 m'ont été fatals. Déjà celui de gymnastique m'avait desservi. Il en fut de même de celui d'allemand, sous la conduite de M. Burnier. Une fois ces messieurs sortis, il m'interpelle : « Rey, levez-vous. Voyons, qu'est-ce que cela signifie ? Je comptais sur vous et voilà que vous pétouillez, et qui plus est, que vous cherchez à lire les réponses dans le livre étalé sur votre pupitre. J'en suis fâché, mais après cet échec, vous ne pouvez pas conserver votre place ; vous serez remplacé par votre compatriote Veuthey. Soyez satisfait de ne pas dégringoler plus loin ».

Devant cette algarade, je fais comme l'Egyptien, je baisse la tête et ne réponds pas, courbant sur mon pupitre un front contrit et humilié.

Arrivons-en à *l'Emulation*, cette société qui avait son règlement, son comité, sous la haute et compétente direction de M. Burnier. Composée des trois classes d'Humanités, Rhétorique et Philosophie, elle se réunissait tous les vendredis de 5 h. à 7 h. du soir. Comité nommé par M. Burnier, avec président, secrétaire et assesseurs. Tour à tour, un peu tout le monde y passait.

Les travaux présentés dans cette enceinte étaient laissés au libre choix des « sociétaires » et chacun y allait de sa propre imagination.

Poussés, encouragés par un directeur toujours présent, c'est certainement là que nous faisons le plus de progrès. Pas de pédagogie, pas de leçons, non, des travaux pratiques, discutés ensuite et soumis au crible de la critique. C'était certes mieux que les séances, pareilles quant à la forme, de *l'Agaunia*. C'était mieux, parce que mieux dirigé, guidé, digne et discipliné. Un cahier d'honneur recevait les

meilleurs travaux. Il a été retrouvé, c'est fort heureux. Il contient de fort jolies choses. Exposé à Genève en 1896, il était ouvert, dans sa cage vitrée, à une page de Jos. Morand, de vers fins et délicats. Une composition de Raphaël Evêquoz, « Ma première chasse », pleine de verve et d'humour, y coudoyait une fantaisie de Henri de Bons.

Au printemps de 1884, l'inspection par le Conseil de l'Instruction publique avait été fixée au Jeudi-Gras. Profanation ! Je soumis à M. Burnier, pour *l'Emulation*, quelques strophes contre le Gouvernement qu'il voulut bien accueillir en disant : « Le jour de l'inspection est changé, mais la poésie reste » :

« Jadis déjà c'était la grande promenade ;
Supprimée ! et pourquoi ? Ma foi, je ne sais pas,
C'est le Gouvernement, tout me le persuade,
Puisqu'il nous vient encor priver du Jeudi-Gras. »

Et comme il avait été question de remplacer la vacance du Jeudi-Gras par une demi-journée d'un mardi, je protestai :

« Un vulgaire mardi n'est pas un Jeudi-Gras. »

Ce devait être en automne 1883, tous les soirs le ciel, du côté du Midi, était rouge, comme dans une aurore boréale. Un soir *d'Emulation*, M. Burnier nous conduisit à la Grande-Allée, admirer le phénomène.

C'était, disait-on, les poussières du cataclysme de Krakatoa, cette île de l'Insulinde, effondrée dans les abîmes de l'Océan, au cours des premières semaines de l'année. Elles avaient mis plusieurs mois pour arriver sur notre horizon.

Une autre fois, — c'était, sauf erreur, en 1882, — une comète, en forme de S allongé, brillait en avant de la Dent du Midi. Ce fut encore une occasion de sortie un vendredi soir, puis un sujet de description, accompagnée de ces vers d'un auteur du XVIII^e siècle :

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre.
Dans une ellipse immense, achevez votre cours,
Remontez, descendez, près de l'astre des jours.
Lancez vos feux, volez et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

La comète de 1882 ne nous a pas épouvanés du tout, pas plus que celle de Halley en 1910, qui devait embraser la terre et amener la fin du monde, pas plus que la pluie

d'étoiles filantes du 27 nov. 1885, ces feux d'artifices venant d'un point dans le Nord, de plusieurs heures, à raison de 4 à 5 par seconde. Le spectacle des huit planètes ensemble dans le ciel visible, comme en février et mars de cette année, aurait été l'occasion d'une sortie et d'une démonstration.

Je me suis attardé en compagnie de M. Burnier, figure attachante s'il en fut. Nommé dans la suite curé de Vérossaz, ses sermons, je le sais d'ouï-dire, ravissaient ses paroissiens ; il connaissait son auditoire. Il n'en continua pas moins sa profession d'éducateur en qualité d'inspecteur des écoles du district de Monthey. Il est mort en 1898, âgé de 62 ans seulement.

Nous allons maintenant, si cela ne vous ennuie pas trop, passer quelques instants avec M. Gard, professeur de Philosophie, préfet du Collège.

Nous avons déjà fait sa connaissance bien des années plus tôt, aux Conférences de St-Vincent de Paul, ces séances qui suivaient la grand'messe du dimanche et réunissaient tout le collège, Grands et Petits, Internes et Externes. Les idées d'Ozanam, ce saint laïque, si violemment malmené cependant par Louis Veillot, se répandaient et les Conférences inaugurées par lui à Paris et à Lyon, venaient à l'ordre du jour.

Celle du Collège de St-Maurice, composée surtout d'internes quasi cloîtrés, répondait-elle au but, soit à l'apostolat laïc ? Peu importe, M. Gard les dirigeait avec son bel optimisme habituel, allait de l'avant sans trop se préoccuper du tiers et du quart, sous son flegme anglais.

La caractéristique de ces séances était les improvisations sur des questions sociales. Il appelait : « Vermot, allez au pupitre et dites-nous ce que vous savez de la liberté de la presse ». Ou bien : « Durier, parlez-nous de la question ouvrière ».

Je soupçonne bien que ces « improvisations » étaient quelque peu préparées, car il aurait été bien difficile de traiter au pied levé des questions aussi vastes et aussi scabreuses.

Il y avait aussi, pour les plus jeunes, des moments moins sérieux, ceux des déclamations. J'entends encore Candide

Fellay et ses escargots furieux, ou Pierre Berclaz, acclamant la Patrie, ce Vaterland des Allemands.

Les Conférences de St-Vincent de Paul durèrent combien de temps ? Je ne m'en souviens plus guère, deux ans, trois ans, jusqu'en 1878 ou 1879.

Sur son pupitre de maître de philosophie, il arrivait à M. Gard de somnoler. Un certain jour, Allet, de Loèche, deux doigts en bouche, avait lancé un coup de sifflet strident. M. Gard ne se réveilla pas en sursaut, ç'aurait été contraire à ses convictions. Il ouvrit les yeux, calmement, avec un « Jeune homme intempestif, aux yeux bleus » qu'il servait fréquemment. « Je rêvais que je me trouvais dans le train, c'est le sifflet de la locomotive, à la sortie du tunnel, qui m'a réveillé » !

Chacun sait qu'il est l'inventeur de la Grotte des Fées, déblayée par lui, soutien financier de son orphelinat de Vérolliez. Le sens pratique allié à l'idéalisme ; aide-toi et le ciel t'aidera.

Il manifestait l'intention d'éditer une brochure et demandait à ses élèves de Philosophie de lui remettre chacun une pièce de vers sur la Grotte. Il choisirait la ou les meilleures. Nous répondîmes à son appel, mais jamais on n'en vit le résultat. Ce ne fut certes pas à notre honneur, ni la preuve d'une imagination fertile.

Voici comment se sont passés les examens publics de fin d'année en juillet 1884, dans la classe de Philosophie.

A 8 h., à l'ouverture de la séance, M. Gard pose à l'un de nous la question suivante : « Dieu est possible, donc il est ; dites-nous ce que vous savez sur cette preuve de l'existence de Dieu. »

L'élève répète la leçon telle qu'on nous l'avait enseignée et que je serais bien embarrassé de répéter. M. In Albon, préfet des études, professeur de philosophie au collège de Sion, fait une objection. M. Gard se substituant à son disciple, réplique. A partir de ce moment ce fut homérique, un duel oratoire durant deux heures d'horloge, en latin, ponctué de *concedo*, de *nego totum*, de *distinguo*, un chassé-croisé d'arguments si bien qu'ils en étaient venus à parler les deux ensemble. M. Gard, dans son élément, était transfiguré.

Jusqu'à ce qu'enfin un des assesseurs, mettant la montre sous les yeux de M. In Albon, le fit redescendre de ses

nuées philosophiques : « Il est dix heures et nous avons encore à voir Rhétorique, avant midi ».

M. Gard, tirant la conclusion, lança cette dernière flèche à son adversaire : « Deus fecit omnia in numero, pondere et mensura. »

— Concedo.

Tel fut notre dernier examen public au Collège de St-Maurice. M. In Albon a pu, par le maître, juger de la force des élèves.

Tout comme M. Bourban, son successeur à la Clinique de St-Amé, à l'Académie de St-Maurice, M. Gard mériterait qu'un de ses confrères, averti, s'occupât de sa biographie et de ses œuvres. Il y aurait certes la matière d'un beau livre.

M. Gard avait comme suppléant M. de Courten, dont la peinture était le violon d'Ingres (il tenait dans la salle de philosophie l'ébauche de son grand tableau du Martyre de S. Maurice), professeur de dessin à côté de M. Vuilloud ; d'allemand, pendant un temps, les versions n'étant que des histoires militaires ; directeur du théâtre ; chargé de cours de trigonométrie.

Il nous avait conduits sur la route de Lavey et donné comme problème de mesurer la hauteur de la Dent du Midi. L'instrument bien posé sur ses trois pieds : « Vous prenez l'horizontale, puis vous pointez la lunette sur le sommet de la Dent, vous notez l'angle, vous reportez le tout sur le papier. D'ailleurs vous avez la formule à telle page de votre manuel. Ce n'est pas difficile. N'oubliez pas d'ajouter la hauteur de l'instrument. »

Chacun y passa, fit ses calculs, mais jamais on ne sut quelle était la hauteur de la Dent du Midi ; les appréciations avaient été, paraît-il, trop divergentes. Nul cependant n'avait oublié la hauteur de l'instrument.

Comme professeurs secondaires, MM. Sidler et Etter s'occupaient de la musique et du chant. M. Sidler, appelé à Fribourg, quittait bientôt les rives du Rhône.

M. Etter avait composé une messe qui fut célèbre assez longtemps et que l'on chantait, non seulement à St-Maurice, mais aussi dans d'autres paroisses. Xavier Jobin était chargé du grand solo de l'« Incarnatus est ». On a

critiqué cette messe ; chaque âge a ses modes. Je ne m'y connais guère, mais je sais qu'elle a fait les délices de bien des générations d'élèves.

M. Etter, suisse allemand, de Zoug, était un chauvin. Il voulut nous prouver la supériorité de l'allemand sur le français. Prenant la voix la plus rauque possible, du fond des entrailles, il débita un « Ah ! guel pléci-hir, ah ! guel pléci-hir, ah ! guel plécir d'être soldat » qui n'était qu'une mauvaise caricature. — «Voilà le français ! Maintenant écoutez l'allemand. » Ce fut un défilé harmonieux de notes sur le même air, un gazouillement de rossignol. — « Et voilà l'allemand. » La preuve était faite et convaincante.

Averti, M. Burnier avait répliqué un peu plus finement : « L'allemand remonte à la plus haute antiquité, à la Tour de Babel. Si l'on en croit la légende, un apprenti-maçon avait reçu de son patron, dont les ordres ne s'exécutaient pas pour la bonne raison qu'on ne se comprenait plus, une poignée de mortier dans la bouche. Il se mit à parler l'allemand. »

M. Etter affirmait que la Marseillaise avait été composée sur un ancien air de Credo. Essayez !

Le 1^{er} mars 1880, il y a exactement 60 ans, M. Etter arrivait triomphalement à sa leçon d'allemand, un journal en mains. « Le Gothard est percé, les deux équipes viennent de se rencontrer. Louis Favre, en effigie, a passé le premier la brèche. »

Le maître de dessin, M. Vuilloud, architecte, avait une manière à lui d'enseigner. Il allait s'asseoir à côté d'un bon élève, Morand par exemple et, l'heure entière ou à peu près, maniait le crayon à sa place.

Il s'assit une seule fois à côté de moi, dans la circonstance suivante. Il avait reçu à la tête un bouchon de papier mâché. Me prenant pour le coupable, il vint vers moi. « — Voyons, petit insolent, si vous êtes aussi adroit au dessin qu'au lancement des projectiles. Tracez une ligne droite, bien ! prenez le milieu, élevez une perpendiculaire, divisez chacun des angles droits en deux parties égales. Ça va à peu près. Allons, continuez à travailler et ne prenez plus pour cible la tête de votre professeur. — Mais, ce n'est pas moi, je n'ai rien fait. — Je vois bien que vous ne faites rien, inutile d'insister. »

Ce fut, je crois, ma seule leçon de dessin.

A suivre.

Laurent REY